Propositions pour une religion sans divinité

Alain Accardo

Contrairement à ce que pourrait penser un lecteur pressé de conclure, le présent ouvrage n'est ni un livre désespéré, ni un livre d'espérance, mais le résultat de la mise en ordre logique de quelques réflexions de bon sens qui me sont venues, de façon plus diffuse, au fil de mes lectures et qui, à la longue, m'ont paru s'articuler en une espèce de démonstration digne d'être soumise à discussion.

Le point de départ était le constat, désormais familier, depuis près d'un siècle que Nietzsche avait osé le formuler de la manière la plus péremptoire et la plus lapidaire qui fût : « Dieu est mort ». Dieu était mort, et depuis longtemps déjà, quand nous avons compris que c'était la multitude, donc nous, qui l'avions assassiné et que ce meurtre, loin d'améliorer notre situation difficile, l'avait encore dégradée. Aujourd'hui, il suffit d'un coup d'œil circulaire, comme aurait pu lancer une vigie du haut d'un mât, pour vérifier que notre navire est en perdition, cerné par un océan de tempêtes et de périls mortels, auxquels il n'est pas du tout certain que la planète puisse échapper. C'est même la certitude contraire qui semble devoir s'imposer au terme d'un examen sérieux de la situation.

Même les profanes savent que pour améliorer les performances d'un moteur, il est parfois nécessaire de changer de carburant. En pareil cas, il est recommandé de procéder à une *purge* soigneuse de toutes les canalisations qui servaient précédemment à la circulation dudit carburant, pour éviter tout risque de mélange intempestif de l'ancien avec le nouveau. Cette précaution, pense-t-on généralement, devrait s'appliquer partout, y compris pour faire fonctionner les turbines de la vie politique, économique et sociale. On sait que dans ce domaine-là, les techno-bureaucraties des classes dirigeantes, à peu près partout pour autant qu'on puisse en juger, n'ont malheureusement jamais cessé de tricher, alternant chasse anti-progressiste aux sorcières « de gauche » et recyclage intéressé d'authentiques militants de droite. Le *spoil system* instauré par les Américains en Europe, à la fin de la Seconde Guerre mondiale, qui leur a permis de rattraper leur retard dans bien des domaines, en « récupérant » un grand nombre d'éminents collaborateurs du régime nazi, est en fait une pratique aussi ancienne que répandue.

En France, l'extension illimitée du Marché capitaliste et la monétisation de tous les échanges, ont eu entre autres effets, celui contre lequel mettait déjà en garde le Conseil National de la Résistance à la Libération, dès 1944 : le danger que les médias ne se concentrent aux mains des puissances d'argent (riches à millions d'abord, et ensuite à milliards) capables de tout racheter, en vrac, studios, micros, caméras et journalistes compris. Bien entendu il serait politiquement inepte, scientifiquement erroné et moralement injuste de tenir l'entière corporation des journalistes de tous grades pour un ensemble de supplétifs du grand capital. Il reste ici et là quelques escouades de journalistes encore capables de pratiquer leur propre socioanalyse et de mesurer leur propre degré de compromission objective. Mais ce n'est plus le cas pour la majorité des effectifs de la presse *mainstream* d'aujourd'hui, déguisée en presse d'information mais devenue en réalité un formidable adjuvant financier du libéralisme économique (grâce à la publicité) et une arme politique d'endoctrinement pour la démocratie parlementaire bourgeoise, régime d'alliances et de compromissions dont la plupart

des journalistes se veulent désormais les scribes et les griots dévoués. Ce en quoi ils/elles s'avèrent les dignes représentants du monde capitaliste qui les a engendrés pour son service.

Cette désignation péjorative est en vérité pertinente non pas seulement pour une grande partie des journalistes mais aussi pour une fraction nombreuse de la petite bourgeoisie tant nouvelle que traditionnelle. Sans cette adhésion de la petite bourgeoisie salariée ou libérale, jeune, diplômée et plus ou moins adultérée dans son identité culturelle, l'hégémonie de la bourgeoisie dominante n'aurait jamais pu pénétrer aussi profondément chez les dominés en chair et en âme. C'est en effet par le biais d'un *remodelage esthétique* que l'américanisation des *goûts* dans tous les domaines (alimentaires, vestimentaires, artistiques, sportifs, etc.) qu'a commencé, avant même la victoire militaire des Alliés, en 1945, l'irrésistible raz-de-marée culturel qui devait faire entrer l'ensemble du monde occidental dans l'empire américain.

Depuis lors, toutes les digues qui pouvaient faire barrage au déferlement capitaliste ont cédé. Mais seuls des esprits totalement dépourvus de sensibilité historique et sociologique peuvent croire qu'un tel effondrement n'a été l'effet que de causes externes, contingentes, accidentelles ou étrangères aux agissements humains. Non, c'est tout le contraire et nous savons pertinemment aujourd'hui (nous avons même inventé un mot nouveau pour le dire) que ce travail d'apprenti-sorcier est le produit spécifique de l' *anthropocène*, en termes moins ésotériques, la conséquence de la démesure et de l'avidité avec lesquelles le genre humain, investisseurs impérialistes en tête, s'est emparé de toute la planète et l'a mise à sac, de fond en comble et jusqu'à la ruine.

En effet, cette exploitation est très vite devenue un moyen éprouvé de subsistance, un mode de vie, un art et un système, une raison d'être et une fin en soi qui se nourrit d'elle-même et à laquelle on a toujours décerné le cachet de la « modernité ». Quand une espèce vivante en arrive à appliquer à une partie croissante de sa propre population la fureur de posséder, de commander, de disposer, de jouir, de faire souffrir et d'exterminer, alors c'est que rien ne va plus, que quelque chose d'essentiel à la transmission de la vie, au goût du bonheur, au partage du plaisir, au respect des autres et de soi-même, s'est irrémédiablement pourri dans la substance du Moi. On peut encore, à la rigueur, croire à la bienveillance et à l'honnêteté de quelques personnes considérées isolément, mais on ne peut plus croire que le GENRE humain dans son entier, ait jamais été aimable, par définition.

En vérité, dans l'esprit de nos contemporains partisans inconditionnels de la modernité et du « progrès », en dépit de ses ravages, les idées ne sont sans doute pas aussi claires qu'une opinion, même bien fondée écologiquement, pourrait le laisser croire. Ce que nos concitoyens savent, ils le savent comme tout ce qu'ils ont appris jusqu'ici : par un mélange inséparable d'expériences vécues, pas vraiment décantées par la culture, trop hâtivement formulées et qui se transmet plus sous forme d'une *mentalité* acquise par contagion affective et mimétisme émotionnel que sous forme d'un savoir scientifiquement construit et objectivement établi. Cette idéologie qui fonde un type de rapport flou à la réalité et à la science, rapport fait de plus d'ignorance paresseuse que de connaissance vérifiée, ne tombe pas du ciel, même si elle n'a jamais cessé d'en parler. Mais depuis que Copernic nous a chassés du centre immobile d'une galaxie tranquille réglée par le ballet des anges-proviseurs, nous ne savons plus où est notre maison. Comme les religions ne sont plus en mesure de souder les peuples – si tant est qu'elles aient jamais été autre chose que des ferments de division et des facteurs de haine mutuelle – et comme il faut bien continuer à entretenir le viatique de solidarité et la cohésion

qui permettent aux communautés de cheminer ensemble en respectant à peu près les rapports de domination établis entre les différentes classes sociales, les « sociétés civilisées » ont substitué aux anciens panthéons mythologiques avec leurs kyrielles de divinités capricieuses, un foisonnement d'institutions non moins nombreuses et arbitraires pour gérer les affaires humaines et régler le destin des individus.

Mais contrairement aux sociétés traditionnelles où les autorités divines faisaient connaître leurs volontés par le truchement des hiérarchies ecclésiastiques, véritables détentrices du pouvoir, les institutions modérément laïcisées qui nous gouvernent ont remplacé les anciens clergés religieux par de nouveaux professionnels de la gestion des biens symboliques à qui les collectivités modernes ont transféré tout le pouvoir de *sécréter du sacré* laissé en jachère par la révolution des Lumières.

Il faut se souvenir en effet, en matière d'analyse de la spécificité du social, qu'à la différence des sociétés anciennes où la relative stabilité du régime, le plus souvent monarchique et l'inviolabilité de ses détenteurs, étaient censées émaner de la transcendance divine, les sociétés modernes et contemporaines ont été contraintes d'inventer une sorte de néo-sacralisation du Souverain par le suffrage universel. Autrefois le roi était réputé tenir son caractère sacré de la volonté divine symbolisée par l'onction avec le Saint Chrême (ou une autre huile). De nos jours, les Chefs élus tiennent leur mandat de la force du suffrage. Le contenu sacré de la Sainte Ampoule a été remplacé par le contenu des urnes. L'opération est en apparence plus prosaïque mais son résultat est non moins sacré ou sacralisant.

Les nations modernes considèrent que c'est le peuple tout entier qui est le Souverain et que le Prince tire sa légitimité de l'adhésion personnelle des citoyens à sa personne. Encore faut-il obtenir cette adhésion de la majorité de l'électorat. D'où la mobilisation de moyens puissants de propagande pour effectuer le nécessaire travail de conditionnement de l'opinion et amener celle-ci à soutenir un camp plutôt qu'un autre. Ce travail est coûteux, long et difficile. Il implique des concours de compétences multiples. C'est la raison pour laquelle les forces politiques et économiques les plus puissantes ont été conduites à se doter à grands frais de l'arsenal symbolique indispensable et ont fini par s'approprier la quasi-totalité des moyens d'information avec leurs matériels et leurs personnels. En cette période pré-électorale, on serait bien inspiré de réfléchir encore un peu au-delà du tintamarre médiatique, obsédant et biaisé orchestré par les journalistes. Il importerait de s'intéresser non pas seulement aux personnes physiques et aux stratégies carriéristes ou partisanes des candidat-e-s, ni même, plus utilement, à leurs programmes, mais à la seule question qui vaille aujourd'hui : est-il encore possible de changer les équilibres établis dans le monde, caractérisés par la prépondérance globale du camp de l'économie néo-libérale. Celui-ci, placé sous l'égide d'une Amérique trumpiste auto-érigée en porte-drapeau du capitalisme mondialisé, est moins que jamais disposé à céder la moindre parcelle de terrain au droit des peuples et des personnes. Dans ce monde où la foi dans la toute-puissance d'un Marché protégé par son arsenal nucléaire, est devenue la seule religion véritable, capable de s'inféoder toutes les idéologies, il n'est plus possible d'établir une domination sans le soutien d'une coalition des forces d'argent ni mobilisation de forces militaires politisées (généraux félons et colonels dévoyés, troupes mercenaires acquises au plus offrant, etc. ou bien, au contraire, soldats de la République).

Comme la réponse à la question posée est devenue douteuse, hélas, on ne peut plus s'engager dans l'action politique que pour des motifs étriqués qui ne sont à la mesure ni des ambitions individuelles, si altruistes qu'elles se veuillent, ni des attentes collectives, si impartiales qu'elles se proclament. Adieu donc Jules César et adieu Octave Auguste, adieu Mandrin et adieu Robespierre, adieu Bonaparte… et bonjour Pinochet ! On n'a plus le choix qu'entre manœuvrer en ordre serré sous la baguette de l'Adjudant Braun-Pivet à Paris ou parader à la suite du Chef de bataillon Von der Layen à Bruxelles.

L'élitisme petit-bourgeois comme adaptation spécifique au capitalisme de masse

On n'entend presque plus personne parmi nos élites poser ces questions. L'idée qu'il faut impérativement « purger le moteur » pour y mettre un nouveau carburant n'effleure plus grand monde apparemment. On semble considérer comme définitivement assuré que *l'Homo novus europeanus* est cette espèce de créature humanoïde encore un peu larvaire, à demi emmaillotée dans la chrysalide que lui ont tissée des lustres de lutte des classes réformiste.

En soi, bien entendu, le réformisme n'est pas nécessairement à proscrire d'une stratégie politique progressiste dont il peut être un épisode tactique. À condition que les dominants ne s'en servent pas comme d'un alibi politico-idéologique, à la manière de presque toute la social-démocratie européenne (dont trop de membres, de très bonne foi pour certains, mais traumatisés par les conflits inextinguibles et parfois violents de la lutte des classes ordinaire ont revêtu la toge humaniste pacifiste et inclinent à la phraséologie, y compris « de gauche », permettant aux classes dirigeantes et possédantes d'utiliser toutes les méthodes dilatoires, tous les boniments de la rhétorique parlementaire bourgeoise pour reporter aux calendes grecques la mise en œuvre effective de toute politique de progrès et de justice sociale en faveur des classes laborieuses. Ces « réformateurs-là » ont toujours préféré n'importe quelle Droite, même extrême, même néo-nazie, à un vrai Front populaire ! Leur dégoût haineux des classes populaires, avec lesquelles pour rien au monde ils ne voudraient être confondus, se mue en toute occasion en guerre d'extermination anti-plébéienne. Comme, par exemple en 1870 quand les troupes franco-versaillaises de Monsieur Thiers ont fusillé plus de Communards en une semaine qu'elles n'avaient détruit de Prussiens pendant toute la guerre contre l'invasion allemande. Le nombre proprement impressionnant de statues, avenues, boulevards ou édifices scolaires érigés à la glorieuse mémoire de Thiers par les municipalités reconnaissantes, témoigne encore de la gratitude émue de la bourgeoisie française du tiroir-caisse et de ses héritiers.

De même que le génie propre de Monsieur Thiers fut de comprendre qu'il pouvait gouverner la nation française, en alimentant le moteur de chaque citoyen de la III^{e} République paysanne, boutiquière et bigotement catholique avec le même carburant que celui utilisé par la grande bourgeoisie française, de même la République restaurée par ses soins n'eut même pas besoin de « purger » le nouveau char de l'Etat. Les évolutions et les dérives directoriales, consulaires et impériales de La Révolution de 1789 avaient déjà fait le nécessaire en matière de changement économique, politique, idéologique et sociétal. La société française était d'ores et déjà devenue ce que depuis elle n'a plus cessé d'être : le modèle en tous points de cet univers qui allait inspirer tant de chefs-d'œuvre à Balzac, Stendhal, Flaubert, Jules Vallès, Zola, Proust et autres grands peintres de l'exhibitionnisme bourgeois et de son incessante soif d'applaudissements.

De l'époque de Balzac à la nôtre, le spectacle de la soi-disant démocratie française est demeuré ce qu'il n'a cessé d'être depuis, une tragi-comédie, à quelques variations près liées aux improvisations de la vie quotidienne. De record de tartuferie politique en faux-semblant économique et social, nous avons atteint en quelques générations, au fil de cinq Républiques dont la dernière, en état d'apnée spirituelle, nous a plongés dans cet hallucinant semi-coma intellectuel et moral qui fait encore office de « culture française ».

Ce qui est proprement accablant pour le citoyen qui veut réfléchir et comprendre ce qui nous est arrivé, c'est le sentiment qu'il est désormais trop tard pour réagir efficacement, que les jeux sont faits irrémédiablement et qu'il ne reste plus qu'à suivre le cours des choses, ce qui, étant donné la nature des choses en question, revient à les aggraver davantage encore. Pour les mêmes raisons fondamentalement que celles qui ont conduit Martin Luther à prêcher la Réforme au XVI^{e} siècle : l'indignation devant la décision du catholicisme romain de transmuter en marchandise, par la vente des indulgences, le sens même de la Foi humaine. À condition d'être suffisamment riches pour en assumer le coût, les grands de ce monde et les pires gredins de la Terre pouvaient s'acheter une éternité de bonheur dans le Ciel. Et en attendant, mener une existence quotidienne confortable, agréable et honorable, soutenue par la garantie de l'Evêque même de Rome qu'on appartenait bien à la glorieuse cohorte des Justes et des Élus à l'abri de toute peine trop sévère. C'était la consécration du capitalisme bourgeois en voie de conquérir l'occident ancien et le nouveau. On sait la suite.

Ce qui mérite d'être souligné c'est que, tous comptes faits, à bien des égards, il n'y a rien de fondamentalement changé dans la condition du petit-bourgeois, sauf que l'évolution du capitalisme mondial a consolidé tous les paramètres et que la grande bourgeoisie monopoliste a plus que jamais besoin du concours de la petite pour assurer les conditions de félicité de la reproduction et de la croissance capitaliste. Mais, et c'est là qu'un changement imprévu est en train de se réintroduire dans le scénario que le système semble incapable de gérer : le coût (en termes de dégâts environnementaux matériels et moraux) de cette croissance vitale pour l'économie marchande, est devenu insupportable, au sens propre du terme, sans changement drastique du mode de vie général et nul ne peut présumer des réactions à venir des masses à un changement de grande ampleur.

En effet, dans l'hypothèse où une démocratie réussirait à maintenir durablement la prospérité économique et sociale, la paix civile, le plein emploi, la sécurité sociale, la santé et l'éducation, etc., à la hauteur des besoins, cet état providentiel éminemment favorable ne manquerait pas d'avoir des conséquences démographiques de plus en plus difficiles à gérer. Mais comme cela devient toujours plus évident, la tendance actuelle des nations n'est ni au partage ni à l'hospitalité accueillante.

En démocratie, plus qu'en tout autre régime, l'exercice du pouvoir ne va pas sans un certain degré de mise en scène et de décorum (dernier vestige d'une grandeur éteinte). Les institutions, surtout celles qui entraînent le plus haut degré d'adhésion de la part du plus grand nombre, fonctionnent *à crédit*, c'est-à-dire sur la croyance largement acceptée qu'elles sont bien, et qu'elles font bien, ce qu'elles sont réputées être et faire. Pour obtenir et maintenir une telle croyance, le pouvoir doit fournir un incessant travail d'*information* (au sens premier de *mise en forme*) qui est aujourd'hui assuré par l'activité conjointe des médias audio-visuels-numériques commerciaux et de certaines filières académiques de bon aloi (IEP, Instituts de

sciences économiques ou sociologiques, formations en communication, écoles de management et autres filières pour élites petites-bourgeoises).

Si le souvenir de notre époque (comme d'ailleurs de toutes celles qui l'ont précédée dans l'histoire humaine) devait être transmis à nos successeurs, il faudrait que ce fût en présentant à nos malheureux « héritiers » nos excuses et nos regrets les plus sincères pour avoir si longtemps, si obstinément, si honteusement persévéré dans les voies de la perdition matérielle et morale, en dépit de tous les avertissements, tous les enseignements, encouragements, soutiens, secours, défenses et indulgences dont nous n'avons cessé de bénéficier pour nous donner le temps de remplir des engagements toujours bafoués.

L'honnêteté oblige néanmoins à rappeler que comme toujours en matière d'explication des évolutions historiques de grande ampleur et de longue durée, il faut se garder de chercher *LA* cause unique qui aurait à elle seule déterminé le cours des choses. S'agissant de l'évolution des choses humaines, la causalité est toujours multifactorielle ; de plus, les différents facteurs interfèrent toujours les uns avec les autres et se conditionnent mutuellement. Dans un monde d'où serait bannie toute velléité de s'enrichir individuellement pour satisfaire des besoins légitimes et reconnus de tous, l'un des principaux ressorts de la *pleonexia* universelle en serait cassé, privant ainsi de son masque d'honorabilité éthique la prétendue nécessité de « gagner sa vie » et celle de ses enfants. La logique du salariat capitaliste a depuis longtemps transformé cette nécessité en une fin en soi d'ailleurs inaccessible en règle générale, sauf cas particuliers d'enrichissement personnel, grâce à des concours de circonstances. Ces cas particuliers d'enrichissement sont les arbres cachant la forêt de la sous-rémunération systématique-systémique du travail salarié par les grands et petits employeurs capitalistes (y compris bien sûr l'État républicain, soi-disant démocratique mais objectivement exploiteur, au bénéfice des grands investisseurs et autres oligarchies.

Si on ne devait retenir qu'une seule idée du tour d'horizon que nous venons d'accomplir, ce serait assurément celle, imposée par l'état, sociologique et anthropologique lui-même des lieux considérés : l'ensemble de la planète est désormais parcouru par un immense convoi de millions d'individus et de groupuscules qui sont des « classe(s) moyenne(s) » et des « prolétariats » que la mondialisation capitaliste a mis en route tout autour de la Terre). Mieux que tous les Eldorados, toutes les Cocagnes, toutes les Terres promises, tous les Nouveaux Mondes, tous les Royaumes de l'au-delà, le Capitalisme est parvenu à rallier toutes les composantes du genre humain, en misant sur les motivations parfois les plus discutables moralement, celles de la jouissance égoïste et immédiate, sans entrave et sans autre fin qu'elle-même. La seule promesse d'enrichir les gens au-delà de toute attente, a mobilisé les multitudes avec une efficacité que n'a pu atteindre, à aucun moment, aucune Arche d'Alliance, aucun organisme international officiellement chargé d'œuvrer à l'union et à la concorde des peuples. C'est dire qu'en dépit des millénaires, nous ne sommes pas plus avancés que les tribus des Hébreux plantées avec leur Veau d'or au beau milieu du Sinaï. Ce que les tribus en marche dans le désert n'ont pas encore compris, c'est que ce qui fait la force ou la séduction du capitalisme, ce n'est pas tant sa réalité effective que le discours mensonger dont elle est l'objet. Partout où il s'est implanté, le capitalisme a installé derrière des vitrines de prospérité matérielle et de probité morale, le règne de la misère pour les petites gens et la concentration des pouvoirs aux mains des nantis. C'est une règle sans exception. Nulle part il

n’a réussi à instaurer durablement la vie heureuse et probe qu’il n’a cessé de promettre. Dans ce domaine comme dans beaucoup d’autres, le genre humain a démontré avec constance son aptitude à vivre d’illusions et d’impostures.

Telle la *Nef des Fous* que l’imagination médiévale se plaisait à lancer sur toutes les mers du globe pour illustrer l’ubiquité de la sottise humaine, notre Nef à nous, encore plus folle que toutes les autres, n’a plus pour équipage que l’une des fractions les plus dociles, les plus intéressées et donc les plus irrémédiablement aliénées par les innombrables variantes du modèle bourgeois capitaliste classique : les petites-bourgeoisies centristes qui font bloc et carrière entre socialisme de pseudo-gauche et gauchisme social de néo-droite.

C’est dans ce monde trouble des auxiliaires de gestion de l’activité capitaliste que se situent aujourd’hui la plupart des défenseurs du monde de l’Argent, eux-mêmes détenteurs d’une grande partie du capital culturel. Tant que ces salariés du public et du privé occuperont leurs postes de contrôle et de verrouillage technico-administratif du système, il est vain d’espérer des changements significatifs dans la politique économique et sociale. La logique de la reproduction capitaliste continuera à entraîner les mêmes effets au bénéfice des mêmes privilégiés (« nouveaux riches »), et au détriment des éternels défavorisés (« nouveaux pauvres ») avec quelques fluctuations à la marge. On peut changer aussi souvent que l’on voudra de personnel politique, élire et réélire y compris à la tête des structures collectives de pouvoir, tant qu’on n’aura pas remplacé l’ancien carburant par le nouveau et purgé les moteurs, on s’exposera à perdre le bénéfice de tout changement électoral de titulaires. L’un des grands enseignements d’un passé déjà assez long et diversifié, c’est que les structures objectives de l’être et de l’avoir se conditionnent réciproquement, sans relâche ; que nous n’avons que quelques explications hypothétiques sur le comment des choses, et rien d’assuré sur le pourquoi ; que de l’Âge du bronze pour le moins, à celui de l’Intelligence artificielle, l’Humanité a été capable d’inventer des systèmes complexes pour réaliser des fonctions indispensables à une vie civilisée (habitation, production, éducation, protection, information, etc.) ; que le développement de la division du travail n’a cessé de créer autant de solidarités et de convergences que d’antagonismes et de divisions insurmontables.

Nous devons nous persuader que pour la première fois dans notre histoire, nous parlons, en tout état de cause, du point de vue de notre *annihilation* prochaine, et en même temps de l’insignifiance et du fiasco d’ores et déjà consommé de notre espèce dans le processus de la sélection. Nous parlons à partir de l’inconsistance de tous les règnes millénaires que nous nous sommes crus autorisés à annoncer de l’inutilité de nos personnes, et de tout ce que nous avons aimé, au regard du règne joyeux qui nous était promis pour l’éternité. À l’inverse, il est significatif qu’au moment de prendre congé définitivement de ce monde, nous ne disposions plus que d’un seul mot, *flatus vocis* complètement vidé de tout contenu pensable : « Adieu ».

Post-scriptum

Le fait que le cours de l’Histoire humaine nous ait complètement échappé en pratique signifie-t-il que l’odyssée de notre espèce est définitivement terminée, ou bien est-il encore possible d’imaginer une suite viable pour le genre humain ? À quelles conditions ?

TOUT, absolument tout, étant par hypothèse à repenser, redéfinir et réévaluer, il importe dans un premier temps, de durée variable, de réfléchir, posément, pour faire le point sur les besoins, les ressources, les règles d'utilisation, etc.

Si, comme cela semble le plus probable, notre situation est bien un état de catastrophe irréversible, alors, paradoxalement, il y a peut-être encore une chance que nous nous « en sortions ». En effet, cela signifierait que le système capitaliste aurait d'ores et déjà perdu, du fait même de sa crise sans fin, la capacité de se défendre contre un effondrement total par perte de sa crédibilité. Dans ces conditions il deviendrait peut-être évident, aux yeux de la majeure partie de l'opinion publique internationale que seul un renversement intégral, un changement radical de politique axé sur des principes et des valeurs opposés en tous points à ceux du régime précédent, aurait quelque chance de réussir là où nous aurions échoué. L'ONU transformée sans délai en Assemblée provisoire pour une alliance mondiale des peuples souverains décréterait toute une série de mesures générales de salut public d'application immédiate, pour garantir la sécurité autant qu'on en a les moyens.

Comme toute personne ayant conservé le bon sens nécessaire peut le deviner, l'hypothèse d'un changement radical de notre mode de vie ne peut s'accommoder de laxisme sur le plan des mœurs et des rapports humains. Au moins dans une période initiale dont la durée ne saurait être fixée à l'avance et devrait faire l'objet d'ajustements successifs, la collectivité devrait être capable de s'imposer une assez stricte auto-discipline attentive à n'adopter aucun usage, à ne laisser s'installer aucune habitude, dans quelque domaine que ce soit, qui ne pourrait se justifier que par la tradition et l'usage antérieur. Il n'y a rien à sauver du passé si le prix doit en être le retour à une forme ou une autre d'inégalité sociale, ou de distinction hiérarchique. L'invétération dans ce mal a déjà fait échouer toute tentative d'y échapper.

À ce sujet il semble qu'il faille insister sur une question qui a toujours été à la fois sous-estimée et surestimée dans la tradition de pensée humaniste : la question du statut biologique de l'être humain. Celle-ci peut se formuler très simplement : sommes-nous, oui ou non, des animaux comme les autres ? Mais cette simplicité dans la formulation est déjà une source d'erreur : en effet, « comme » ne signifie pas « identique ». C'est une conjonction polysémique qui introduit une opération de comparaison mais n'implique pas une totale similitude. On peut être « comme » à bien des égards, tout en étant différent à beaucoup d'autres. Aux yeux du matérialisme ionien (Epicure), l'être humain était bien un animal appartenant au règne du vivant mais cela n'avait pas pour effet de conférer à l'humain la moindre parcelle de divinité, comme c'est généralement le cas dans la plupart des philosophies et plus encore des religions qui sous-tendent la réflexion humaniste et s'entendent à donner à l'Homme une place privilégiée, à part et plutôt au-dessus des autres animaux. Ce particularisme narcissique est la source de la plupart de nos erreurs civilisationelles qui consistent les unes à nous humilier devant des puissances perçues comme surhumaines, les autres à nous prendre nous-mêmes pour des dieux, et à vouloir nous imposer comme tels aux autres. Nous en sommes même arrivés au stade suprême de notre hybris à croire que nous sommes immortels, que nous allons pouvoir continuer indéfiniment à coloniser l'Univers, alors même que nous avons le plus grand mal à quitter le plan de l'écliptique dans notre système solaire.

Si nous voulons pouvoir nous servir encore un peu de notre boîte crânienne, nous devons commencer par y loger cette idée vitale que le temps n'est plus à la surenchère du « toujours

plus » ni au surcroît de puissance. Notre intelligence, naturelle ou artificielle, nous l'a démontré, l'accroissement de la puissance ne sert plus à rien qu'à nous ruiner, financièrement et moralement, nous avons atteint des limites qui, au-delà de tous les paramètres connus des physiciens nobélisés et nobélisables, restent à découvrir alors que nous aurions tant à faire, tant à construire pour seulement aménager de façon un peu plus équitable, plus sûre, plus durable, plus accueillante, les conditions de séjour souvent indignes pour tant d'Humains dans l'*œkoumène*[1]. Maintenant que nous avons atteint le mur de Planck, cela n'a plus de sens de regarder au-delà. D'ailleurs c'est physiquement impossible. Circulons, il n'y a plus rien à voir !

Bien sûr les besoins des populations de la planète sont devenus tels qu'il paraît impossible d'y répondre sans verser dans la démesure, le gigantisme, l'illimité, etc. Mais a-t-on vraiment mesuré le coût faramineux du « progrès » en matière de recherche scientifique et de conquête spatiale. Dans les milieux les plus compétents dans ce domaine, on sait et on dit expressément aujourd'hui que pour dépasser le seuil actuel caractérisé par l'incompatibilité apparemment insurmontable entre physique quantique et physique relativiste, il nous faudrait une nouvelle génération d'appareillages dont nous ne sommes pas près de disposer, du type du grand collisionneur de hadrons du CERN, mais de la « *circonférence d'une petite galaxie* » pour devenir à leur tour le lieu de collisions comparables en énergie à celles qui se déroulent au sein des étoiles ! Ce sont là, on le devine, des conditions d'effectuation propres à décourager même les capitaines d'industrie les plus intrépides. D'autant plus que ceux-ci se refuseraient sans aucun doute à envisager des investissements sans retour financier dans des délais à échelle humaine.

La voie de la folie des grandeurs et du gouffre financier étant par conséquent interdite par l'évolution objective de la pratique elle-même, et l'Humanité ne se posant que les problèmes qu'elle peut résoudre pratiquement, le temps est venu de formuler la question de savoir comment opérer la volte-face nécessaire pour retrouver le chemin du bon sens, qui n'a qu'un nom, avec quelque accent qu'on le prononce : *la décroissance*.

Alain Accardo est professeur honoraire de sociologie, de l'Université de Bordeaux III. Il est notamment l'auteur de *Le Petit-Bourgeois Gentilhomme* (Éditions Labor, Bruxelles, 2003 ; Éditions Agone, Marseille, 2009, 2020).

[1] L'*œkoumène* désigne l'ensemble des espaces terriens habités ou transformés par l'humanité.